

Où ?...

GUYOT.

RHETO.

Je ne sais. En Angleterre, en Amérique, loin de ces scènes de sang dont je n'avais pas prévu l'horreur.

GUYOT.

Quelle bêtise ! Je te dis que dans huit jours tu n'y songeras plus. Si tu t'en allais (d'abord ça pourrait bien n'être pas facile), tu regretterais de ne pouvoir plus travailler à la régénération du monde. Tu voudrais revenir, mais tu serais dépassé ; on t'appellerait déserteur, et on pourrait bien te faire sortir par la fenêtre à Capet. Tu verras les exilés, quand ils vont rentrer, la mine qu'on leur fera et qu'ils feront. Reste. Ce bruit, ces tumultes, ces batailles, ces conspirations, ces revers et ces triomphes, eh bien ! vrai, à la fin, ça amuse.

RHETO.

J'ai peine à le croire.

GUYOT.

Je ne l'aurais pas cru moi-même ; mais bah ! c'est encore une belle pièce, même pour les comparaisons, à plus forte raison pour les premiers sujets comme toi, mon vieux camarade. Et, à ce propos, il faut que je te donne un avis : prends garde au Vengeur : il pourrait bien nous enfoncer tons.

RHETO.

Je sais qu'il est très redoutable. Le connais-tu ?

GUYOT.

Je le connais comme tout le monde, c'est à dire fort peu. On ignore d'où il vient et ce qu'il veut : mais je te le donne pour un particulier résolu, et joliment servi par les siens. Ce sont des gens prêts à tout, dont on ne connaît pas le nombre. Ils lui obéissent sans broncher et lui font une popularité effrayante, comme son courage. Je l'ai vu ce matin rue Antoine..... Sacristi ! quel lupin !

RHETO.

Est-il socialiste ?

GUYOT.

Ah ! il s'en moque bien. Il est féroce, voilà son système. Ce sont ses hommes qui ont tué le vieux tout à l'heure. Son plan est de pousser les choses à l'extrémité. Pour le moment, c'est bien ; mais, plus tard, il pourra devenir très gênant.

RHETO.

Que de sang, que de sang va couler !

GUYOT.

Que veux-tu ? On ne fait point d'omelette sans casser les œufs. Puisque les privilégiés n'ont pas voulu donner une part de leur bonheur aux déshérités de ce monde, c'est à ces derniers d'établir par la force le règne de la fraternité et de la justice.

RHETO.

L'entreprise est grande et le succès doit être.

GUYOT.

Allons, voyons, tu faiblis. Étouffe les incertitudes ; crains surtout de les manifester. Tu te ferais accuser de modérantisme, et ton histoire finirait très bêtement. Tu es trop engagé pour reculer. Il faut aller jusqu'au bout, sans prendre garde aux accidents. Quand on livre une bataille, est-ce qu'on s'occupe du champ que l'on foule et des amis ou des ennemis qui tombent ? L'honneur est de marcher au but, et la moralité est de l'atteindre. Il n'y a de coupables que les vaincus, de criminels que les fuyards. Voilà ma philosophie ; elle est bonne, et c'est toi qui me l'as enseignée.

UN MESSAGER, à cheval.

Citoyens, victoire ! Le pouvoir est renversé. Les ministres sont tués, prisonniers ou en fuite ; toute la garnison fraternise avec le peuple ; il n'y a plus de résistance nulle part. On nomme un gouvernement provisoire qui aura toute votre confiance. Le rouge est la couleur nationale. Gardez vos armes.

(Il part. Cris, clameurs. Plusieurs drapeaux rouges paraissent aux fenêtres.)

GUYOT.

Vois les bourgeois, comme ils s'exécutent. Ce sera la même chose dans le pays tout entier. La république sociale n'aura besoin que du télégraphe.

RHETO.

Nous ferons bien, je crois, d'aller à l'Hôtel-de-Ville.

GUYOT.

Sans doute. C'est cette nuit qu'on attrapera les bons morceaux... Ne me laisse pas flouer ma préfecture. (Bruit) Qu'est-ce que c'est que cela ? On porte quelqu'un en triomphe.

RHETO.

Oui, et une tête coupée au bout d'une pique.

GUYOT.

Décidément, ça chauffe, et on ne plaisante plus.

VOIX DANS LE FOULE.

Vive Galuchet !

RHETO.

Galuchet ?

GUYOT.

Il paraît que c'est le triomphateur.

VI.

(Entre Galuchet, porté sur un fauteuil par quatre hommes du peuple. Des épaulettes d'officier-général et plusieurs décorations sont attachées à sa blouse en guenilles. Il est couronné de feuilles de chêne, et il tient à la main une belle épée. Derrière lui, un homme de haute taille, à figure sinistre, porte au bout d'une pique une tête de vieillard. La foule armée traîne dans ses rangs des gardes nationaux prisonniers. Ça et là flottent sur les balonnets les étendards accoutumés de la guerre civile. Le cortège s'arrête ; les tambours qui le précèdent font un roulement. Galuchet se lève et prend la parole.)

GALUCHET.

Citoyens, si vous voulez savoir la chose, la voici : Je suis Galuchet, natif de la Bourbe, débitant d'allumettes chimiques sans garantie du gouvernement, fils d'une mère quelconque, père inconnu. Donc, voyant que la patrie appelait ses enfants, j'ai emprunté chez l'armurier du coin un fusil de chasse pour voir à descendre aussi quelques aristos et autres moineaux voleurs. (Rires) Une, deux, me voilà derrière la barricade avec mon fusil à deux coups, bien chargé. La troupe paraît. On lui envoie des baisers. Vive la ligne ! Ça ne prend qu'à mourir. La ligne reste l'arme au bras ; pas la moindre croûte en l'air. Alors, que nous disons, lâchons-lui des dragées. Pan, pif, paf ! Il en tombe deux ou trois ; les autres courent sur nous, et à leur tête un vieux général tout doré. On recule ; mais un moment ! J'étais dans un petit coin, derrière les pavés, auprès d'une petite ouverture qui laissait passer mon œil et mon fusil. Le général vient se poser là tout juste. Il veut parler, moi qui n'aime pas les discours, je me fatigue et je lui tire mon premier coup. Ça lui pique la jambe, et ça lui coupe la parole. Il se couche sur le pavé et crie : *En avant !* Non, que je dis, l'ancien, en arrière ! et